

Cet ouvrage a été édité avec le soutien de la



ligue genevoise contre le cancer

Descrierea CIP a Bibliotecii Naționale a României

**LIPATTI, ANNA**

**Dinu Lipatti : la douleur de ma vie** / Anna Lipatti. -

București : Grafoart, 2017

ISBN 978-606-747-054-3

78

Les Editions Musicales GRAFOART

20, rue Brașov, București, 6

Tel.: 0747 236 278

Commandes online: [www.LIBRARIAMUZICALA.ro](http://www.LIBRARIAMUZICALA.ro)

Anna Lipatti

DINU LIPATTI  
La douleur de ma vie

Editions Musicales  
GRAFOART

## SOMMAIRE

Mes Origines et Ma Jeunesse.....	9
Quand Dinu Vint au Monde .....	17
La Vie Sérieuse .....	26
La Vie Musicale.....	31
A Paris .....	35
Premiers Concerts .....	40
Un Jeune Maitre .....	43
La Force du Destin.....	54
In Memoriam .....	64
Seize Ans Plus Tard.....	81

## MES ORIGINES ET MA JEUNESSE

Je suis roumaine, née à Slatina, capitale du district de l'Olt. Plus exactement, à cinq kilomètres de cette ville, dans le domaine de mes parents ; vingt hectares de vignes et des troupeaux. Mon père était alors capitaine dans l'armée roumaine. Il avait vingt ans de plus que ma tendre et jolie maman, mariée à dix-sept ans. Elle venait d'une famille de riches propriétaires de forêts. Inoubliable maison de mon enfance ! Belle, très vaste. On entrait directement dans un hall de neuf mètres sur sept recouvert de miroirs, vraie galerie des glaces et scène de bal ! Autour, un jardin magnifique, abondamment fleuri, des arbres séculaires et les vignes qui donnaient généreusement des montagnes de raisins.

Cette fécondité reflétait, eût-on dit, celle d'une famille qui s'accroissait chaque année d'un enfant, pour la plus grande joie des autres.

J'avais six ans, ma sœur Constance, en avait sept quand j'entrai avec elle à l'école et pour cela quittai à regret le domaine pour la maison de ma grand-mère paternelle à Slatina. Mais j'étais très souvent chez ma grand-mère maternelle où je me trouvais plus à l'aise. Elle était gaie, spirituelle, affectueuse et douce comme maman. Chez elle, je chantais et dansais au son d'un inoubliable phonographe d'autrefois qui débitait des airs d'opéras.

Quatre années passèrent ainsi, coupées par les vacances sur le domaine. Puis ce fut pour Constance et moi le séjour pour le lycée à Craiova, à quatre heures de chemin de fer.

Ce fut un heureux temps ! La vie à l'internat était absorbée par des études très sérieuses qui nous conduisirent au baccalauréat.

A Noël, à Pâques, pour nos vacances, nous retrouvions avec bonheur la grande maison de campagne où arrivèrent aussi mes sœurs

UBRIS | We know books  
venant de Slatina et mes frères de l'école militaire de Bucarest.

Hélas ! Il fallut un jour quitter le beau domaine dont les affaires allaient mal depuis la mort du vieil intendant. Mon père était meilleur officier qu'administrateur. Tout était en ruine et pour nous tous ce ne fut que des souvenirs mélancoliques. Grand-mère était morte et nous habitons sa maison à Slatina. Heureusement, nous ne pensions qu'à nos études. Pour moi c'était sans cesse, à part les études, une préoccupation acharnée pour la musique. J'ai demandé à prendre des leçons de piano. Mes parents ne s'y opposèrent pas.

Le temps vint où il fallut décider quel serait notre avenir à Constance et à moi. Constance voulait faire de la médecine et s'inscrivit à l'Université de Bucarest. Et moi ? Qu'allais-je devenir ? Je ne savais pas alors que mes parents projetaient de me marier à un riche propriétaire des environs. Mais je ne pouvais pas quitter Constance et obtins d'aller aussi à l'Université. En hâte, je fis mes valises, et nous partîmes seules, comme de grandes filles. Quelle joie ! Etre libre à dix-huit ans, dans une grande ville, vivre dans une famille amie où il y avait aussi deux jeunes filles étudiantes, quoi de plus beau ?

Ce départ reste inoubliable. Ma mère et nous dans un fiacre. Mon père dans un autre avec les petites sœurs. Les bagages à mes pieds. Les recommandations de maman : ne parler à personne dans le train, surveiller les bagages à la descente du train etc... etc...

À Bucarest, les amies étaient sur le quai pour nous accueillir. Le lendemain, Constance allait prendre ses inscriptions. Que ferais-je ? De la médecine ? Va pour la médecine. La Faculté, les salles, les laboratoires m'enchantèrent : je ferai de la médecine. Les salles de dissections, l'odeur du formol, la vue des cadavres me choquèrent profondément ; non, je ne ferai pas de médecine ! Plutôt des sciences naturelles. J'en suivis les cours pendant deux ans et passais les examens, et je fis de même à la Faculté des lettres.

Le dimanche, les jours de fêtes, nous allions au spectacle. Constance préférait le théâtre et moi les concerts. C'est ainsi qu'un soir, dans la magnifique salle de concert de l'Athénée Roumain, à la

vue du monogramme A.R. répété tout au long de la frise du plafond, j'eus le pressentiment que je recevrais un jour une grande joie dans ces lieux marqués de mes initiales ! (Anna Racoviceanu). Je le dis à l'amie qui m'accompagnait. Elle eut un sourire indulgent et moqueur. Pouvions-nous savoir qu'en cette même salle, mon fils Dinu triompherait à seize ans dans le *Concerto en la majeur pour piano* de Liszt, l'orchestre étant dirigé par Alfred Alessandresco.

Ainsi va la destinée. Elle allait encore une fois changer l'orientation de ma vie. J'avais à Bucarest une tante que je visitais quelquefois. Elle vivait seule et riche dans une jolie maison héritée de son mari. Un jour quand je déjeunais chez elle, elle m'embrasse plus tendrement encore que d'habitude et me demande si je voulais vivre avec elle. Quelle joie ! J'en étais profondément émue et rayonnante. Aussitôt fait que dit. Je m'installais chez ma bonne tante. Certes, je regrettais de quitter Constance. Mais enfin, comme elle venait chaque dimanche pour toute la journée, la séparation était légère.

A la Faculté des lettres, j'avais des amies très gentilles et les jeunes gens y étaient fort courtois.

A l'époque, l'atmosphère universitaire était plutôt sévère ; cependant, nous avions entre camarades des réunions et des matinées dansantes. J'y allais toujours avec ma tante et Constance. Aux vacances, c'était le retour à Slatina. Et ma chère tante m'était si attachée qu'elle ne pouvait rester seule et venait aussi quelques semaines avec moi.

Aux grandes vacances de mes vingt ans reste lié un de ces souvenirs qui marquent dans la vie d'une jeune fille. L'après-midi, vers cinq heures, nous allions en promenade jusqu'au pont de l'Olt. Mes petites sœurs nous accompagnaient, on rencontrait des amies ou des connaissances et ma tante était fêtée et admirée. C'est vrai qu'à quarante-cinq ans elle était d'une beauté remarquable.

Un jour, avec mes charmantes cousines, nous fîmes le projet d'une partie de tennis pour le lendemain. L'un de mes frères était un champion, moi-même je jouais assez bien. C'est ainsi que par un beau jour de juin, toute cette joyeuse jeunesse se trouvait réunie. J'achevais

URDIS | We know books

une partie avec ma cousine cadette, qui jouait avec beaucoup de grâce, quand un bel homme fit son entrée sur le terrain. « Anna, me dit doucement ma cousine, regardez celui qui s'avance ; c'est le fils d'un banquier de Slatina et un excellent joueur de tennis ». Assise près de ma tante, je regardais jouer mon frère. Sa partie achevée, il vint vers nous et nous présenta le beau jeune homme, qui m'invita à faire une partie. J'étais émue, il paraissait l'être aussi, c'était comme si nous nous étions déjà vus sans savoir où. Je n'oublierai jamais cette partie, après laquelle je ne jouai plus jusqu'au départ. Mais avant, nous allâmes nous rafraîchir et mon partenaire fut très aimable et empressé. A la maison, mon frère me complimenta sur mon jeu, ce qui me fit grand plaisir. Il me raconta comment son ami s'était informé de moi et ce qu'il avait dit. Il le connaissait bien, lui et sa famille. Il se nommait André. Je cachai mon trouble. Qu'est-ce que le destin me réservait ? Trois jours plus tard, nous étions de nouveau au tennis, où se rencontrait toute la jeunesse de la ville. André viendrait-il ? Le verrai-je ? Peut-être, puisque c'était jour férié et que les banques étaient fermées. Il vint tard dans l'après-midi avec des amis. Il nous salua et m'invita à jouer. Ensuite, André nous invita pour le lendemain à une garden-party chez lui à la campagne. La jeunesse de la ville y était conviée. Je ne savais que faire. « Venez avec votre frère », insistait-il. Mais mon frère partait pour son régiment. Il était sous-lieutenant d'artillerie. Alors, André se tourna vers ma tante et l'invita. Elle accepta aussitôt et j'en étais d'autant plus ravie que je savais qu'elle avait promis à une amie de lui rendre visite. A la maison l'invitation nous attendait. C'était pour dix heures dans le grand salon de la mairie. Ce soir-là, ma tante eut, avec moi, une longue conversation pleine de conseils. Il fallait que je sois attentive à propos d'André. Il était plus subtil que moi, il avait beaucoup voyagé. « A ton âge, ma petite, on est naïve ». Ma nuit fut agitée de doutes, d'élans affectueux. Enfin le lendemain se leva. Devant la mairie, André avait rassemblé tous les attelages nécessaires à transporter ses invités. Les cochers connaissaient tout le monde et c'était amusant de saisir leurs bavardages : « Tiens, voici les plus riches demoiselles d'ici. L'aînée n'est pas jolie. Cette fille frêle, c'est celle de ma propriétaire. Pas mal,

mais trop petite. Et celles-ci, Antoine, qui est-ce ? Cette belle dame élégante ? Des étrangères, sans doute. Tâche de savoir, Antoine. (Antoine va, court, revient, est essoufflé.) Mon vieux, c'est la fille du colonel, mais elle habite la capitale avec cette dame. Je parie que notre André va lui faire la cour. Hé, c'est qu'elle est jolie, eh... ». Enfin, chacun s'installa à son gré et l'on partit. J'étais dans une voiture avec ma tante et ma cousine.

André, qui n'avait pas encore de place, demanda la permission de faire le voyage en notre compagnie, sur le strapontin. Ma tante l'accueillit gracieusement, non sans me jeter un regard très sévère. Moi, j'étais heureuse. La journée fut gaie, magnifique. On mangea sur l'herbe, on dansa au son des violons. André ne me quittait pas des yeux.

Que d'espoir, que d'allégresse, que d'illusions ! J'aurais voulu crier de joie, verser mon cœur dans celui de ma tante. Mais une singulière prudence me retint. Le soir, nouvelle conversation avec ma tante. « Je vois bien, me dit-elle, que tu as un sentiment très vif pour André. Ne t'emballer pas, car nous ne le connaissons que très peu. Et tu dois terminer tes études, ton père le veut. Si tu cèdes à cet élan, tu ne pourras plus travailler ».

J'avais les joues en feu quand je l'embrassai en lui promettant d'être sage. Je ne pouvais dormir ; toute la nuit je me répétais les paroles d'André et mes réponses. Je me disais aussi qu'il avait sept ans de plus que moi, qu'il connaissait le monde. N'avait-il pas déjà connu l'amour ?

Le lendemain, au déjeuner, ma tante raconta notre belle journée. Mon père connaissait la famille et les frères d'André qui était le cadet, le préféré de son père, mais élevé sévèrement.

Je m'inquiétais. Qu'avait-il fait pour mériter cette sévérité ? Naïvement, je me promettais, moi, de n'être ni sévère, ni austère avec lui ! Cependant, tout cela me tourmentait.

Les vacances passèrent comme un charme. Je jouais au tennis presque chaque jour et, Constance étant plongée dans ses bouquins

de médecine, c'était bien sûr ma tante qui m'accompagnait. Elle aurait bien voulu, je le pensais, que nous rentrions chez nous à Bucarest pour mettre fin à cette idylle. Un jour André m'annonça que son père l'envoyait à Genève pour affaires. Avec chagrin je le pressais de rester au moins aussi longtemps que je serais à Slatina. D'ailleurs, moi aussi j'allais partir. Ainsi nous causions, mon cœur bondissait, j'avais vingt ans, j'aimais, je croyais à l'amour. J'étais jolie, André était beau et son rire avait un charme infini. Pourquoi m'avait-il distinguée ? Pourquoi l'avais-je aussitôt préféré ? *Mystère du cœur*. Ses paroles me troublaient corps et âme. Jamais personne ne me parla comme lui.

Le dernier jour, il me dit qu'il avait fait un plan pour nous. « Parlez », répondis-je.

– Je vous jure, reprit-il avec émotion, que je parle sincèrement. Je vous aime profondément et mes intentions sont pures. Si mon père m'envoie à Genève, c'est qu'il a deviné nos sentiments. Il a toujours été dur et sévère envers ses enfants. Vous, vous allez bientôt partir avec votre tante pour Bucarest. Je partirai après vous, passerai par Bucarest et de là, ensemble nous gagnerons Genève. Si nous partons ensemble, notre séjour à Genève sera plus long que celui que mon père a fixé. Lorsqu'il saura tout, il ne s'opposera plus à ce que je vous épouse. Non, ne répondez pas tout de suite, réfléchissez. A Bucarest, vous me donnerez votre réponse ».

Je n'ai rien dit. Mon cœur battait à se rompre. Je craignais de m'évanouir. J'avais hâte de rentrer. André prit congé de mes cousines, me salua et partit.

Tout le long du chemin, je gardais le silence. Ma tante m'accueillit au haut de l'escalier. Elle s'inquiéta, de ma tristesse, me crut malade. Je parlai d'une migraine atroce. Mais elle me dit : « Tu es donc éprise à ce point d'André, que tu souffres de le quitter ? Oui, mais allons à Bucarest, tout ira mieux là-bas ». J'aurais voulu pleurer dans ses bras, lui demander conseil. Les paroles d'André m'avaient terriblement meurtrie. Mais à quoi bon ? Je lui aurais fait de la peine et c'eût été en vain.

Le lendemain nous partîmes. A Bucarest, tout me semblait fini, comme si j'avais rêvé. Le jour suivant, je sortis pour aller au cours. André m'attendait au coin de la rue. Nous étions tous deux très émus.

– Pourquoi n'êtes-vous pas venu à la maison ? Ma tante aurait eu du plaisir à vous revoir.

– Je voulais d'abord vous voir seule, Anna. Avez-vous réfléchi ? Venez-vous avec moi à Genève ?

– Cher André, comment rompre avec ma famille, semer le désespoir autour de moi ? Ce n'est pas facile. Mon bonheur doit-il être au prix de tout ce malheur ?

– Si vous m'aimiez Anna, vous ne penseriez pas à ces choses.

– Et vous, vous devriez m'aimer assez pour ne pas exiger un tel voyage ! Non, non, je n'irai pas à Genève.

– Réfléchissez encore. Je passerai demain chez vous.

Je rentrai, pris un somnifère et me couchai de bonne heure. Je ne pus fermer l'œil de la nuit. Partir avec André. Aller à Genève, quel beau rêve. Etre avec lui nuit et jour, dans ses bras, pressée contre son cœur. Il est si fort. Il me protégera de tout. Oui, oui, partir. Mais comment ? En secret ? Tromper ma tante si bonne, si douce, si aimante, qui a fait tant de sacrifices, qui a tant de confiance en moi ? Ce serait lâche. Ce serait tout salir.

Et après ? La laisser désemparée, en butte à la folle colère de mon père ? Et ma sainte et tendre maman ? Et mes sœurs et mes camarades ? Tous ceux qui m'estiment ? Non, non, c'est impossible. Je ne veux pas bâtir ma vie sur la ruine des miens. Cher André, je t'aime, je t'aimerai toujours, je ne t'oublierai jamais. Je n'irai pas à Genève.

Deux jours plus tard, André est venu. J'étais calme, résolue. Je dis « non ». Il partit. Je le laissai partir.

Dans l'escalier il ne se retourna pas. Peut-être, s'il l'avait fait, serais-je tombée dans ses bras et il m'eût emportée vers les beaux pays

IBRIS | We know books  
d'Occident, vers Genève, vers le bonheur. Est-ce qu'un jour je regretterai cette décision ?

Fallait-il écouter mon cœur plein d'amour ? Fallait-il l'étouffer sous le sens du devoir, inné en moi ?

Je ne me suis confiée à personne. Ma tante ne me parle jamais de lui. Moi, j'hésite à le faire. C'est par le travail que je retrouverai le calme et l'oubli. Mais j'entendrai toute ma vie ces paroles : « Venez-vous avec moi à Genève ? »

La page sentimentale de ma vie est terminée.

## QUAND DINU VINT AU MONDE

Pour les uns et les autres, les années ont passé. Mes frères se sont fait de belles situations, mes petites sœurs sont de grandes demoiselles, Constance est médecin et moi, j'ai achevé mes études de lettres et de sciences naturelles. Mes parents ont vieilli. Mon adorable tante est toujours belle et me traite comme sa fille très aimée. Elle me présente partout comme telle. Et il est vrai que je me sens un peu sa fille. Elle ne pense qu'à moi, à mon avenir, et fait tout pour embellir ma vie. Les jours passaient, légers. Mais il advint que je fus demandée en mariage par un homme très riche, très cultivé ; diplomate ayant renoncé librement à la carrière, veuf, il n'avait qu'une passion, la musique. C'était un merveilleux violoniste, élève de Karl Flesch et de Pablo de Sarasate.

Sa sœur, Sophie Mavrodin, morte à trente ans, pianiste de talent, est au cimetière de Bellu, à Bucarest, où son visage, traité dans le marbre, offre une étrange ressemblance avec celui de Dinu Lipatti. Visage ovale, regard mélancolique, nez aquilin.

Son père, Constantin Lipatti, propriétaire foncier, jouait de la flûte et sa femme, Hélène, du piano. C'est chez une amie de ma tante que je rencontrais mon mari. Mais alors je ne pensais pas au mariage et lui, qui venait de voir mourir sa femme Jeanne, me parlait d'elle avec tendresse. Et pourtant, il me demanda de l'épouser.

Que faire ? Je n'étais pas du tout décidée à répondre quoi que ce soit. Pourtant, je finis par accepter. Ce fut ensuite une visite à ma tante et une invitation sur ses domaines. Il n'avait qu'une sœur avec qui il partageait toute la fortune. La nouvelle fut annoncée à mes parents, à la famille et tout le monde vint à mon mariage célébré à Matara, l'une des propriétés de mon mari, à vingt kilomètres de Bucarest, dans la plaine fertile.